

La nouvelle star du cinéma queer

Alexis Langlois célèbre son amour pour les divas de la pop culture dans « Les reines du drame ».

Les reines du drame » est une romance queer et déjantée entre deux chanteuses de télécrochet des années 2000...

J'ai grandi dans les années 1990 et 2000 avec la musique pop généraliste de Britney Spears, Alizée et toutes ces chanteuses qu'on écoutait dans mon milieu populaire. Le cinéma, c'est pareil. J'ai appris à aimer les films grâce à des séries comme « Buffy contre les vampires ». Quand je suis arrivé à Paris pour étudier le cinéma, je me sentais un peu honteux de mes goûts. À la fac, on ne jurait que par Truffaut et compagnie. Mais en découvrant des cinéastes comme Greg Araki, qui trouve aussi son inspiration dans la pop culture, je me suis rendu compte que c'était ma force. Dans le film, on entend l'héroïne dire qu'elle n'aurait jamais lu les livres féministes de Monique Wittig sans les Spice Girls. Ça me résume bien.

La culture queer célèbre la pop du passé mais se positionne en marge de celle du présent ?

La culture queer est dure à définir. C'est une affaire de mélange, d'impuérêt et de différence. Elle trouve du beau là où la majorité tourne de l'œil, et devient politique en explorant la marge. Un film queer ne se contente pas de mettre un couple gay dans une romance à la place d'un couple hétéro. Il questionne la norme en la retournant sur sa tête. Parce que jusqu'aux années 2000, on avait peu d'images généralistes pour nous représenter. On a donc projeté des histoires qui nous ressemblent sur ce qu'on avait devant les yeux. Comme la figure des sorcières Disney par exemple, qui incarnent la puissance dans le rejet. Ou les boys bands, qui tordaient la notion de masculinité. Et puis dans l'air du temps, ce qui est cool devient ringard et vice versa.

L'histoire d'amour entre les deux chanteuses est explosive. D'où vient cette



Alexis Langlois. Prod

envie d'aller dans les extrêmes ?

L'idée de départ était de tourner une fresque romanesque. Un mélodrame comme ceux de Douglas Sirk ou de Rainer Werner Fassbender. Avec deux personnages qui s'aiment, qui viennent de milieux différents et que le monde empêche de s'aimer. Car pour rester célèbre, l'héroïne s'empêche de faire son coming out. C'est en contenant tout cet amour qu'elle devient explosive. Moi, un chagrin d'amour peut me donner l'impression que le monde s'effondre sous mes pieds. La comédie musicale permet

d'aller jusqu'au bout de ce sentiment. Dans les films de genre, tout ce qui paraît futile ou superflu trouve sa place. On célèbre l'artifice pour exprimer une vérité.

La mise en scène fourmille d'idées. Qu'est-ce qui a été le plus dur à tourner ?

J'adore l'étape du tournage ! C'est un moment de communion où l'on fabrique enfin ce que l'on avait imaginé. Je dirais que le plus dur a été d'entraîner les acteurs et les actrices dans des pétages de plombs épiques, mais sans qu'ils ne souffrent pour autant. Je trouve ça problématique d'encourager des comédiens à puiser dans leurs traumas par exemple. Je pense aussi qu'on s'est tous mis en mode « drama queen » sur le plateau. Il y avait donc du plaisir dans l'intensité, dans l'ambition des danses et des grands mouvements de caméra.

Les réactions en salle sont parfois euphoriques. Comment expliquer cet emballement ?

Je pense que les récits queers restent rares, et encore plus avec un casting presque entièrement LGBTQIA+. Cette sincérité-là, elle se ressent. Je crois aussi que l'histoire d'amour impossible entre ces deux starlettes obéissant aux codes du star-système parle de la souffrance queer. C'est en parlant de cette violence qu'on l'évincé. Si on ajoute les chansons et les paillettes, ça offre une sorte de réparation.

Propos recueillis par Stanislas Ide